

HOMÉLIE 2

«Par vous s'est répandue la parole du Seigneur, non seulement dans la Macédoine et l'Achaïe, mais encore en tout lieu; il n'en est pas où la foi que vous avez en Dieu ne soit parvenue, de telle sorte que nous n'avons plus besoin de rien dire. Eux-mêmes nous rappellent comment nous sommes entrés chez vous, et comment vous avez abandonné les idoles pour vous convertir à Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, attendant que son Fils vienne des cieux, ce Jésus qu'il a ressuscité d'entre les morts et qui nous a soustraits à la vengeance future.»

1. De même qu'un suave parfum ne retient pas en lui-même sa bonne odeur, mais la répand au loin, en embaume l'air, et frappe le sens de ceux qui sont dans le voisinage; de même les hommes remarquables et généreux ne renferment pas en eux-mêmes leur vertu, mais viennent en aide aux autres et les rendent meilleurs par leur bonne réputation. C'est ce qui s'accomplit alors. De là ces paroles : «Si bien que vous êtes devenus le type de tous les croyants dans l'Achaïe et la Macédoine. Par vous s'est répandue la parole du Seigneur, non seulement dans la Macédoine et l'Achaïe, mais encore en tout lieu; il n'en est pas où la foi que vous avez en Dieu ne soit parvenue.» Vous avez formé par vos exemples tous ceux qui se trouvaient près de vous, et vous avez frappé d'admiration le monde entier. C'est ainsi qu'il faut entendre, «en tout lieu.» Il ne dit pas : Votre foi s'est disséminée; il dit : «Elle est parvenue, elle a retenti.» Comme une trompette éclatante remplit tout le voisinage de son bruit, ainsi la renommée de votre vertu résonne, remplit le monde, et va partout retentissant avec la même puissance. Les grandes actions sont principalement chantées sur le théâtre même de l'événement; on les chante ailleurs sans doute, mais non avec le même éclat : les vôtres ont le plus grand retentissement dans toute la terre. Qu'on ne prenne pas ceci pour une exagération; car, avant la venue du Christ, cette nation des Macédoniens avait une grande célébrité, une célébrité plus grande et plus universelle que celle même des Romains; ce qui mit le comble à la gloire de ces derniers, c'est d'avoir subjugué les premiers. Ce qu'avait fait un roi de Macédoine ne saurait être facilement exprimé : parti d'une contrée sans importance, il conquiert l'univers. Un prophète le voit sous la figure d'un léopard ailé, ne pouvant mieux peindre la brûlante impétuosité, la soudaineté même de son essor à travers le monde, que ce conquérant sème de trophées et de victoires. On raconte même de lui qu'ayant entendu d'un philosophe qu'il existait une infinité de mondes, il poussa d'amers gémissements de ce que, dans ce nombre incalculables, il n'en possédait pas encore un tout entier; telle était la grandeur de son intelligence, la puissance de son âme : il n'est donc pas étonnant qu'il fût chanté dans toutes les contrées de la terre. Avec la renommée du roi s'était élevée la gloire de la nation : le héros était nommé Alexandre le Macédonien.

Sur les ailes de sa gloire, ce qui se passait dans ce pays s'envolait aisément partout; rien de remarquable ne reste aisément caché. Plus tard même, le nom des Macédoniens n'était pas inférieur à celui des Romains. «La foi que vous avez en Dieu, dit l'Apôtre, s'est envolée.» Remarquez cette expression; elle prête une âme à son objet; et c'est un témoignage de la véhémence de leurs sentiments. Il confirme encore la féconde énergie de leur foi dans la suite du texte : «De telle sorte que nous n'avons besoin de rien dire. Eux-mêmes nous rappellent comment nous sommes entrés chez vous.» Ils n'attendent pas de l'apprendre de votre bouche; eux qui n'étaient pas présents et qui n'ont rien vu, préviennent les témoins oculaires de vos grandes actions; si bien qu'elles sont parvenues aux oreilles de tous les hommes. Aussi n'est-il pas nécessaire que nous les retracions, pour exciter chez eux le même zèle; ils disent les premiers ce que nous devrions leur apprendre. Il est vrai que plus d'une fois c'est l'envie qui les fait parler; mais la supériorité de la vertu triomphe même de cette passion, et fait qu'ils deviennent les hérauts de vos luttes. Tout inférieurs qu'ils sont, ils ne gardent pas le silence, ils parlent les premiers; et c'est une raison pour nous de mieux les croire. Que signifient ces paroles : «Comment nous sommes entrés chez vous ?» A travers quels dangers et quelles morts sans nombre, sans que rien de tout cela vous ait troublés; vous nous étiez attachés comme s'il ne se fût pas présenté d'obstacles; vous nous avez reçus de nouveau comme si vous n'aviez souffert aucune peine, comme si nous ne vous eussions apporté qu'un bonheur sans nuage. Il parle ici de sa seconde entrée. L'Apôtre et ses compagnons étaient allés à Berrhoé; ils avaient souffert la persécution; et, à leur retour, les Thessaloniens les accueillirent avec un sentiment de noble fierté, prêts à donner pour eux leur âme.

Ce mot, «comme nous sommes entrés, chez vous,» renferme un double éloge, celui des disciples et celui des docteurs; mais lui il le fait tourner à leur avantage : «Et comment vous avez abandonné les idoles pour vous convertir à Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai.» C'est comme une chose facile, avec autant d'ardeur que de spontanéité, sans grande peine pour nous, que vous avez embrassé le service du Dieu vivant et vrai. Il poursuit par l'exhortation; encore un moyen de rendre le discours moins pénible. «Attendant que le Fils vienne des cieux, ce Jésus qu'il a ressuscité d'entre les morts et qui nous a soustraits à la vengeance future.» Il faut donc attendre des cieux celui qui fut sacrifié et enseveli; et voilà pourquoi Dieu nous est montré le ressuscitant d'entre les morts. Ne voyez-vous pas d'un coup d'œil toute chose, la résurrection, l'ascension, le second avènement, le jugement, la récompense des bons, la peine des méchants ? «Ce Jésus qui nous a délivrés de la vengeance future.» C'est à la fois une consolation, un encouragement, une leçon. S'il est ressuscité, s'il est au ciel, s'il doit en venir, et vous le croyez sans nul doute, puisque vous n'auriez pas tant souffert sans cette ferme croyance, vous avez là d'assez grands motifs de consolation. Si de plus les pervers ne peuvent échapper au supplice, comme du reste il le déclare dans la seconde épître, c'est une autre consolation qui nous est donnée. Ils attendent le Fils qui doit de nouveau descendre du ciel; en le disant l'Apôtre nous enseigne que les peines sont dans le présent et les joies pour l'avenir, pour l'heure où le Christ nous viendra des cieux. Voyez de quelle espérance nous devons être animés, puisqu'il est mort sur la croix, qu'il est sorti du sépulcre pour monter au ciel, et qu'il viendra juger les vivants et les morts. «Vous savez vous-mêmes, frères, que notre entrée chez vous n'a pas été stérile, que nous avons beaucoup souffert auparavant, accablés d'outrages à Philippes, comme vous le savez aussi, nous avons eu cependant cette confiance en Dieu de vous annoncer l'évangile au milieu de nos angoisses.»

2. Votre mérite est grand sans doute; mais de notre côté nous ne vous avons pas parlé le langage de l'homme. Ce qu'il a dit plus haut, il le répète ici, nous montrant partout ce que c'est que la prédication, soit par les miracles, soit par les dispositions des prédicateurs, soit par le zèle et l'ardeur de ceux qui la reçoivent. «Vous savez vous-mêmes que notre entrée chez vous n'a pas été stérile;» qu'elle n'a rien d'humain, rien de vulgaire. A peine échappés aux plus grands dangers, aux mauvais traitements, à la mort même, nous sommes aussitôt retombés dans de nouveaux périls. «Après avoir beaucoup souffert et subi mille outrages à Philippes, comme vous le savez, nous avons repris courage en notre Dieu.» C'est toujours à Dieu qu'il attribue le bien qui s'opère. «Pour vous annoncer l'Évangile de Dieu parmi nos incessantes angoisses.» Impossible de vous raconter les dangers que nous avons courus ailleurs, inutile de vous dire ceux que nous avons rencontrés dans votre ville; vous les connaissez aussi bien que les sollicitudes dont nous étions assaillis. Il dit à peu près la même chose écrivant aux Corinthiens : «Je n'ai cessé d'être parmi vous dans la faiblesse et la fatigue, dans la crainte et le tremblement. Notre prédication ne provenait ni du mensonge, ni de la corruption, ni de la ruse; mais comme Dieu lui-même a jugé devoir nous confier l'Évangile, ainsi nous parlons, pour plaire à Dieu qui voit le fond de nos cœurs, et nullement aux hommes.» (I Cor 2,34) J'avais donc raison en vous disant qu'il le fait de leur attitude un argument pour mettre en évidence la difficulté de la prédication. Si la prédication n'était pas telle, si c'était une tromperie, nous n'aurions certes pas affronté de pareils dangers, une situation qui ne nous donnait pas un instant de répit. Que signifie ce langage ? Si la pensée de l'avenir ne nous soutenait pas, si nous avions une moins ferme espérance, nous ne souffririons pas avec cette joie. Qui voudrait donc pour les choses de la terre supporter tout cela, passer la vie dans les luttes, les angoisses et les périls ? et comment persuaderait-on les autres ? pour jeter les disciples dans la confusion, ne serait-ce pas assez des dangers visiblement courus par les maîtres ? C'est ce qui ne vous est pas arrivé.

«Notre prédication, notre enseignement ne provient pas du mensonge.» Pas de ruse, pas de déception; nous n'avons donc pas à céder : elle n'a pas non plus un but que l'honnêteté repousse, il n'y a là ni prestige ni magie; et c'est ce qu'il veut dire en déclarant qu'elle ne vient pas de la corruption : elle ne sert pas enfin d'instrument à des vues ambitieuses et dissimulées, ce mobile des projets de Theudas. «Mais, comme Dieu lui-même a jugé devoir nous confier l'Évangile, ainsi nous parlons, pour plaire à Dieu, nullement pour plaire aux hommes.» Vous le voyez, ce n'est pas une question de vaine gloire; il s'agit uniquement de «plaire à Dieu, qui voit le fond des cœurs.» Nous ne faisons rien pour nous attirer l'estime des autres, dit-il; et pourquoi nous le proposerions-nous ? Après leur avoir rendu ce témoignage qu'ils ne veulent ni capter l'opinion ni gagner les honneurs, il ajoute : «Dieu lui-même a jugé devoir nous confier son Évangile.» C'est comme s'il disait : il nous a

vus complètement étrangers aux intérêts de la terre, il ne nous eût pas choisis sans cela; tels il nous a jugés, tels nous restons. «Dieu nous a jugés dignes;» c'est après nous avoir éprouvés qu'il nous a confiés l'Évangile; s'il avait trouvé quelque mal en nous, il ne nous aurait pas ainsi jugés. L'épreuve dont il parle n'est pas un simple examen, mais bien une vue claire et distincte : il ne procède pas comme nous. Nous parlons donc comme il convient à des hommes que Dieu lui-même a jugés dignes d'une semblable mission : «Nous ne cherchons pas à plaire aux hommes; D nous ne faisons pas toutes ces choses précisément pour vous. Comme il vient de faire leur éloge, afin que sa parole ne tombe pas en suspicion, il dit aussitôt : «On ne nous a jamais surpris tenant un langage adulateur, comme vous le savez bien; ni cherchant un gain quelconque. Dieu nous en est témoin; nous n'avons pas demandé l'approbation des hommes, rien de vous, rien des autres, quoique nous eussions pu vivre à vos frais comme apôtres du Christ.» (Ibid., 5,6)

«On ne nous a jamais surpris tenant des discours adulateurs,» nous n'avons jamais flatté personne; nous laissons ce moyen à ceux qui veulent tromper pour acquérir la richesse et la puissance. On ne dira pas de nous que nous avons rampé pour monter, que nous avons caressé pour spolier. Il les prend à témoin du fait même, de ce qui frappe les sens : Que nous ne soyons pas descendus à l'adulation, vous le savez. Pour ce qui ne paraît pas au dehors, comme serait la convoitise, c'est Dieu qu'il appelle à témoin. «Nous n'avons pas demandé l'approbation des hommes, rien de vous, rien des autres, quoique nous eussions pu vivre à vos frais comme apôtres du Christ.» Nous n'avons pas cherché les distinctions, nous sommes venus sans appareil et sans suite. Nos exigences à cet égard n'auraient cependant eu rien d'étrange; si les envoyés des rois sont toujours reçus avec honneur, bien plus devons-nous l'être. Il n'a pas dit : On nous a fait injure, on ne nous a pas honorés, ce qu'ils eussent pris pour une récrimination; il dit simplement : «Nous n'avons pas cherché les hommages.» Or, ne demandant pas ce que nous pouvions demander, dans l'intérêt de la prédication elle-même, comment eussions-nous fait quoi que ce soit pour notre propre gloire ? En exigeant, nous n'aurions pas mérité de reproche; car il serait juste que les ambassadeurs de Dieu auprès des hommes fussent accueillis avec beaucoup d'honneur, comme des êtres qui descendent tout à l'heure du ciel. Par surcroît de prudence et pour fermer la bouche aux contradicteurs, nous n'avons rien fait de semblable.

3. On ne pourra pas dire non plus que nous agissons de cette façon envers vous, mais non envers les autres. Voici comment il écrivait aux Corinthiens : «Si quelqu'un vous réduit en servitude, si quelqu'un vous dévore, s'empare de vous, vous traite avec orgueil, vous frappe au visage, vous le supportez ... Sa présence n'a rien que de faible, sa parole est sans dignité ... Pardonnez-moi l'injure que je vous fais.» (II Cor 11,20;10,10; 12,13) Il montre encore là combien il est humble, en foulant aux pieds d'aussi précieux avantages. Il y fait encore allusion à l'argent : «Nous eussions pu vivre à votre charge comme apôtres du Christ; mais nous nous sommes faits petits au milieu de vous; nous étions comme une nourrice qui soigne ses enfants, tant notre tendresse pour vous était grande; nous eussions ardemment désiré vous donner, avec l'Évangile de Dieu, notre âme même; car vous nous êtes devenus extrêmement chers.» Il nous nous sommes faits petits,» dit l'Apôtre; aucune exigence, aucune importunité, ni dépense ni faste. «Au milieu de vous;» ce qui revient à dire : Comme l'un de vous, n'acceptant pas de prééminence. «Comme une nourrice soigne ses enfants.» Voilà ce qu'un instituteur doit être. Une nourrice a-t-elle recours à l'adulation pour obtenir quelque gloire ? demande-t-elle une riche récompense à de tout petits enfants ? est-elle pour eux un fardeau pénible ? n'est-elle pas plus douce à leur égard que la mère elle-même ? Ainsi leur témoigne-t-il son affection. «Tant notre tendresse pour vous était grande,» c'est à ce point que nous vous sommes unis, que nos sentiments vous appartiennent : loin de rien accepter, s'il faut vous donner notre vie même, nous n'hésiterons pas. Sont-ce là, je vous prie, des pensées humaines ? quel est l'homme assez fou pour tenir ce langage ? Nous désirions ardemment vous donner, avec l'Évangile de Dieu, notre vie même. Ceci l'emporte donc sur cela. Quel en est l'avantage ? Il est plus avantageux sans doute que l'Évangile soit donné; mais il est plus difficile de sacrifier sa vie. La prédication ne peut pas se comparer à ce sacrifice; il y a plus d'honneur d'un côté, plus de difficulté de l'autre, Nous voudrions, si c'était permis, dit l'Apôtre, mourir pour vous.

Il a donné des éloges, il en donne encore, et c'est pour cela qu'il déclare n'avoir pas pour but la richesse et la gloire ni l'adulation pour moyen. Voyez, en effet, s'ils avaient soutenu de nombreuses luttes, s'il fallait beaucoup les louer et les admirer, afin d'exciter de plus en plus leur courage, la louange pouvait aussi faire naître le soupçon. C'est pour l'éloigner qu'il parle des périls encourus. Mais, par contre, de peur qu'on ne le soupçonne de parler des périls

pour faire valoir ce qu'il a souffert dans leur intérêt et se donner des droits à leurs hommages, il ajoute aussitôt après : «Parce que vous nous êtes devenus extrêmement chers.» Telle est la raison pour laquelle nous vous eussions volontiers donné nos âmes : notre amour pour vous nous eût poussés à l'immolation. Nous vous annonçons l'Évangile, parce que Dieu nous l'a commandé; mais nous avons pour vous une telle affection que le sacrifice de la vie nous eût paru facile. C'est ainsi qu'il faut répondre à l'amour, en s'immolant soi-même, si cette immolation nous est demandée, et si de plus elle est permise. Que dis-je, si elle nous est demandée ? on doit aller de soi-même au-devant de l'occasion. Il n'est rien, absolument rien de plus doux qu'un tel amour; impossible d'y trouver une goutte d'amertume. L'ami fidèle est en réalité le remède de la vie; il est la protection par excellence. Que ne ferait pas le véritable ami ? quelle joie pure, quel bien, quelle sécurité ne donne-t-il pas ? Me parleriez-vous d'innombrables trésors, rien de comparable à l'ami digne de ce nom.

Disons d'abord les joies pures de l'amitié. Notre cœur tressaille et se dilate à la vue d'un ami; c'est une intime et mystérieuse union des âmes qui les inonde de bonheur; le simple souvenir d'un ami secoue l'intelligence et lui donne des ailes. Mais je parle des vrais amis, de ceux qui n'ont qu'une âme, qui seraient prêts à mourir, dont les sentiments sont toujours enflammés. Ne m'opposez pas les amis vulgaires que vous pouvez avoir dans la pensée, les compagnons de table, ceux qui n'ont d'ami que le nom. Quand on possède un ami tel que je dis, on se reconnaît à ma parole : le verrait-on chaque jour, jamais on n'éprouve la satiété; on lui désire tout le bien qu'on se désire à soi-même. J'ai connu quelqu'un qui demandait aux saints de prier d'abord pour son ami, et puis pour lui-même. C'est une si grande chose qu'un véritable ami, que par rapport à lui l'âme s'attache à tel temps, à tel lieu. De même que la splendeur des corps répand tout autour comme une fleur de beauté, de même la présence des amis communique aux objets inanimés de leur grâce et de leur vie. Plus d'une fois, nous retrouvant seuls dans les lieux que nous avons habités ensemble, revenant sur les jours écoulés, nous versons des larmes et poussons des gémissements. Impossible d'égaliser par la parole le bonheur que cause la présence d'un ami; on ne peut le savoir que par l'expérience. Lui demander un bienfait ou le recevoir de lui ne saurait inspirer aucun soupçon. Quand il nous commande, c'est une attention dont nous lui savons gré; quand il hésite, il nous attriste. Nous n'avons rien qui ne soit à lui. N'ayant plus que du mépris souvent pour les choses de la terre, nous ne voudrions pas cependant la quitter à cause des amis; ils nous sont plus chers que la lumière elle-même.

4. Et dans le fait, un ami, j'entends un ami véritable, nous est plus précieux que la lumière du jour. Ne vous étonnez pas de cette parole. Oui, mieux vaut pour nous ne plus voir les rayons du soleil que perdre nos amis; mieux vaut être plongé dans les ténèbres que vivre sans amitié. Comment ? je vais le dire. Beaucoup de ceux qui voient le soleil sont dans une obscurité profonde; quand on a des amis, il n'est pas de complète infortune. Je parle des amis selon la grâce, de ceux qui ne mettent rien au-dessus de l'amitié. Tel était Paul, lui qui donnait volontiers sa vie, avant même qu'on la lui demandât, lui qui n'aurait pas craint de tomber dans la géhenne. Voilà de quelle ardente affection il faut être animé. Une comparaison vous montrera l'amitié véritable : les amis l'emportent sur les pères et sur les enfants; j'entends toujours les amis selon le Christ. Ne me parlez pas des amis d'aujourd'hui; ce bien s'est évanoui comme les autres. Songez plutôt aux amis des temps apostoliques; et je ne parle pas encore des coryphées, je parle des simples fidèles : «Tous n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, personne ne prétendait avoir en propre ce qui lui appartenait, il le distribuait à chacun selon ses besoins.» (Ac 4,32-35) Alors n'existaient pas le tien et le mien. Voilà bien l'amitié, ne pas regarder comme sien ce qu'on possède, ne s'intéresser qu'à son prochain, et nullement à soi-même, veiller sur l'âme d'autrui comme sur la sienne propre; et puis, que le prochain vous paie de retour. Et comment serait-il possible, me demanderez-vous, de trouver un tel ami ? C'est impossible sans doute, parce que nous ne le voulons pas; mais c'est parfaitement possible si nous le voulons. Supposé que ce fût impossible, le Christ ne nous l'aurait pas ordonné, il n'aurait pas tant insisté sur la charité fraternelle.

C'est une grande chose que l'amitié, tellement grande que nul n'en peut avoir une juste idée, qu'il n'est pas d'expression pour la rendre, et que l'expérience seule peut nous montrer ce qu'elle est. C'est le défaut de charité qui fait les hérésies, c'est aussi pour cela que les infidèles persistent dans leur infidélité. Quand on aime, on ne veut pas commander, on n'aspire pas à la puissance; c'est même en obéissant, en exécutant les ordres des autres qu'on a plus de crédit; on aime mieux faire le bien que le recevoir; on aime, et l'on est toujours comme quelqu'un qui n'a pas assez fait au gré de ses désirs. Alors, je le répète, l'homme est moins heureux de recevoir un bien que de l'accorder : il préfère avoir son ami pour débiteur que pour

créancier, ou plutôt il veut être débiteur lui-même tout en ayant son ami pour débiteur; il veut faire le bien sans paraître le faire, en paraissant même ne pouvoir pas acquitter sa dette. Peut-être beaucoup d'entre vous ne comprennent-ils pas entièrement ce que je dis; il faut donc que j'y revienne. Il veut prévenir son ami dans ce généreux échange, et laisser croire qu'il est lui-même prévenu, qu'il acquitte simplement une dette : c'est ainsi que Dieu s'est également conduit envers les hommes. Il avait résolu de donner son Fils pour nous; mais, afin de paraître nous payer de retour, et non nous faire une grâce, il ordonna à Abraham de sacrifier son fils, voulant ainsi diminuer la grandeur du don si grand qu'il allait nous faire. Quand l'amitié n'existe pas, nous reprochons et nous exagérons le peu que nous faisons de bien : nous le cachons, au contraire, quand nous aimons réellement; si le bienfait est de quelque importance, nous le montrons comme n'en ayant aucune, ne voulant pas que notre ami se tienne pour obligé, et cherchant d'autant plus à paraître son débiteur qu'il est le nôtre.

Je m'aperçois que beaucoup ne me comprennent pas encore, et la raison c'est que je parle d'une chose qui désormais a le ciel pour séjour. De même que, si je vous entretenais d'une plante qui pousse dans l'Inde et que personne d'entre vous n'aurait vue, je ne pourrais pas avec la parole, quelque riche qu'elle fût, vous en donner une juste idée, il y faudrait l'expérience; de même, quoi que je puisse vous dire sur le sujet actuel, je ne parviendrai pas à vous le faire comprendre. La plante dont nous parlons est transplantée dans les cieux; les feuilles n'en sont pas chargées de pierres précieuses, elles portent l'arôme de la vertu, lequel est mille fois plus agréable. De quel plaisir me parlerez-vous, honnête ou honteux ? Celui de l'amitié les surpasse tous, ceux-là même qui seraient doux comme le miel. Le miel produit la satiété, l'amitié jamais, tant qu'elle reste digne de ce nom; loin de produire la satiété, ce plaisir fait que le désir augmente sans cesse. L'ami nous est plus précieux que la vie présente elle-même; beaucoup, on le sait, n'ont plus désiré vivre après la mort de leurs amis. Avec un ami on prendrait sans peine le chemin de l'exil; sans un ami le séjour même de la patrie nous est pénible. Avec un ami la pauvreté nous paraît tolérable; sans lui les richesses accompagnées même de la santé, nous sont à charge. Un ami, c'est un autre soi-même. Je souffre de ne pouvoir pas mieux vous expliquer ma pensée, et vous faire ainsi comprendre que nos paroles sont infiniment au-dessous de la réalité. Je n'ai d'ailleurs parlé que de la terre; mais la récompense que Dieu doit décerner à la pure amitié, qui pourrait essayer de la dire ? Dieu donne une récompense à l'amour fraternel. Aimez, nous dit-il, et prenez votre récompense; et par là nous contractons nous-mêmes une dette. Priez, et prenez votre récompense; ce pourquoi nous serions les obligés nous-mêmes, puisque nous demandons un bien. Jeûnez, et prenez votre récompense; devenez vertueux, et prenez votre récompense, tout obligé que vous seriez encore. En effet, le père et la mère, quand ils ont tout fait pour rendre les enfants vertueux, leur donnent encore alors une récompense; tandis que ces derniers seraient les débiteurs, étant mis de la sorte en possession d'une vie heureuse, ainsi fait Dieu. Prends ta récompense, dit-il, si tu pratiques la vertu; car tu fais le bonheur de ton père et je suis ton débiteur : méchant, tu n'as droit à rien, puisque tu provoques sa colère. N'excitons donc pas la colère de Dieu, faisons sa joie, et nous obtiendrons le royaume des cieux, par le Christ Jésus notre Seigneur, à qui gloire et honneur aux siècles des siècles. Amen.